

chaque côté de laquelle tombe, en plis gracieux, un voile d'une blancheur éclatante. Elle ressemble aux vierges de la primitive Eglise, s'avancant vers la Table Sainte. Lui, bien fait, taille noble et droite, regard qui reflète une âme énergique, mais aimante; sourcils noirs et bien arqués; sa main, rendue un peu dure par l'atouchement des instrumens aratoires, repose dans la main de celle qu'il va choisir pour épouse, d'Eliza dont il connaît le cœur et le noble dévouement, d'Eliza qu'il a choisie parce qu'elle a les qualités d'une femme véritablement religieuse. Les voilà rendus au balustre. Agenouillés, ils attendent, dans une humble prière, l'apparition du noble prêtre qui doit les unir pour la vie. Le prêtre paraît, au détour de l'autel. Sa démarche est lente et digne. Il est dans la force de l'âge; cependant ses cheveux grisonnants aux tempes, attestent des labeurs de son saint ministère. Le moment solennel est donc arrivé. Moment de bonheur et de crainte à la fois, qui fait époque dans la vie de deux êtres qui se jurent fidélité, amour pour jamais. Le prêtre, d'une voix ferme, mais pleine de douceur, commence les prières et les exhortations. Après avoir demandé si Henri S... prenait Eliza G... pour femme et légitime épouse, et réciproquement, il unit leurs mains droites et les bénit par les prières ordinaires. Le serment, juré aux pieds des autels, était inscrit au livre de vie qui doit aboutir à la tombe.

La messe achevée, le couple radieux se dirige vers la maison de la mariée, où les attendait un copieux repas. Le reste de la journée se passa dans les visites aux amis voisins. La noce devait se terminer par une veillée dansante à laquelle ne devaient assister que les parents et les intimes. Aussi, le soir venu, à peine l'angelus du soir résonnait-elle au clocher du temple, que déjà sur la route on voit s'aligner la foule des invités, qui à pied, qui en voiture, se dirigent vers la maison du maire. Là, tout est en activité. Des flots de lumières s'échappent de tous les appartements. C'est un va et vient, un tohu-bohu général. Les premiers coups de l'archet donnent le signal de l'ouverture de la danse: le violon résonne et chacun s'en donne à qui mieux mieux. Inutile de dire que dans ces plaisirs, que l'on se permet quelquefois à une noce, rien n'est venu faire perdre le fruit d'une journée si bien commencée dans le Temple divin. Tout se faisait avec ordre et décence, sous le regard de Dieu.

Pendant que les danses se succèdent sans interruption, au milieu de la joie la plus vive, Mme G... prépare, dans une salle voisine, le "reveillon" qui doit terminer la veillée. Une foule de jeunes filles voltigent autour des tables, plaçant un plat, une assiette, arrangeant un couteau, pliant une serviette, enfin mettant dans tout ce qu'elles font ce tact qui leur est propre dans les ornements de ce genre. Rôtis, poulets à la crème, dindons au lard, veau frais, tout s'étage dans un ordre parfait, rien n'y manque, même la tartre aux confitures, si goûtée de nos cultivateurs. Les odeurs de rôtis s'échappent par toutes les issues, et, pénétrant jusqu'aux danseurs, viennent aiguïser leur appétit excité par leurs évolutions gymnastiques. Au signal donné, chacun a soin de prendre la place qui lui est indiquée. Les marées

tiennent le haut de la table. Bientôt on n'entend plus que le bruit des couteaux disséquant un corps dur; le choc des assiettes qui se passent et se repassent d'un plat à l'autre; quelquefois des lazzi, des paroles inattendues viennent exciter l'hilarité générale, et il faut plusieurs minutes avant que le silence se fasse au milieu de cette foule grouillante et agitée comme une mer montante.

Tout-à-coup on voit Eliza se pencher vers son mari, et lui parler à voix basse. Aussitôt Henry, élevant la voix et s'adressant à un de ses convives, lui dit avec affabilité: Monsieur Edouard C.... voudra bien nous intéresser par une petite histoire.

Le personnage interpellé, se leva au milieu de la table; Je me rendrais avec plaisir à votre désir, si j'étais sûr de répondre à ce que vous exigez en pareil jour.

— Nous ne serons pas exigeants, hasarda une voix inconnue.

— Je commencerai donc. Je me rappelle encore une histoire de ma jeunesse, que mon père nous raconta et qui pourra peut-être vous intéresser.

C'était du temps où les sauvages Iroquois faisaient une guerre à mort à nos pères, les premiers colons. Il y avait dans une bourgade une jeune indienne, Perle-de-l'Aurore, fille du grand chef Tête-de-Buffle. Son père, réputé un brave guerrier, l'avait accoutumée de bonne heure aux exercices de la chasse. Elle devint aussi habile que le meilleur guerrier de la nation.

Un jour qu'elle accompagnait son père dans une expédition où il s'agissait de s'emparer des Visages-Pâles, elle s'écarta des guerriers pour s'enfoncer, seule, dans la forêt vierge. Soudain elle s'arrêta, le pied en avant et l'oreille tendue. Douée d'une ouïe délicate, comme tous ceux de sa nation, elle entend des gémissements, des plaintes sourdes: un frère, peut-être, qui se meurt de faim? Elle avance. Horreur! malédiction! Un ennemi de sa tribu est là, gisant sur le sol. Son père lui avait appris à maudire le nom français. Déjà elle bande son arc pour viser au cœur; mais lui, le malheureux, presque mort, a encore la force de se traîner à ses pieds; elle fuit, comme à la vue d'un serpent. Il se met à genoux et tend vers elle des mains suppliantes. A cette vue, le cœur de Perle-de-l'Aurore s'émeut. Une pensée soudaine traverse son esprit: "Je puis bien le sauver sans que mon père le sache." Aussitôt elle le relève et le conduit vers une grotte voisine, où elle lui laisse des provisions et sa gourde pleine d'eau. De retour au village, Perle-de-l'Aurore devint triste. Son cœur s'était senti porté vers le Visage-Pâle, qui l'avait regardée avec des yeux remplis de tristesse et de douleur.

Elle le visita souvent dans sa triste retraite. Bientôt ils se comprirent soit au moyen de signes, soit au moyen de certains mots que l'étranger avait appris. Pendant deux années, elle le visita sans éveiller en rien l'attention de la tribu. On remarquait bien ses absences fréquentes; mais la liberté est si absolue parmi les sauvages, qu'ils ne s'inquiétaient pas du va et vient de leurs compatriotes; or Perle-de-l'Aurore faisait ce qui lui était agréable, sans craindre d'être espionnée. Elle avait toujours soin, cependant, de rapporter à la bourgade quelques